RESUME DE L’HISTOIRE DE L’ISLAM SELON LA TRADITION MUSULMANE

MOHAMMAD

Mohammad naquit en 570, à La Mecque, petite ville caravanière de la région du Hédjaz (le sud-ouest de l’actuelle Arabie Saoudite), au sein de la tribu des Qoréchites.

Il épouse sa patronne et cousine, Khadija, au service de laquelle il est caravanier, et sillonne l’Arabie et le Moyen Orient.

En 610, l’ange Gabriel lui apparaît et lui révèle quelques versets du Coran, qu’il lui enjoint de réciter.

Il prêche alors le dieu unique aux polythéistes de La Mecque. Il rassemble ainsi autour de lui ses premiers fidèles, par son discours et par le miracle du « voyage nocturne », l’« israa » et le « miiraj » (le voyage et la montée), qui le fera se transporter en une nuit de La Mecque à Jérusalem, aller et retour, au dos d’un cheval ailé (pas de témoin oculaire). Au passage, s’envolant depuis Jérusalem (prenant appui sur le rocher du Dôme du Rocher), il traverse les sept cieux jusqu’à s’élever à « une portée de flèche » d’Allah. Le Coran céleste lui est alors révélé dans son intégralité.

Le polythéisme étant bénéfique au commerce grâce aux nombreux pèlerins à la Kaaba (littéralement, cube), sanctuaire dont la construction est attribuée à Abraham lui-même, mais que les polythéistes mecquois avaient encombré d’idoles païennes qui attirent des pèlerins de partout dans la région, les autorités de La Mecque vont persécuter Mohammad, surtout après la mort de Khadija et de son oncle, ses protecteurs.

Mohammad et les 1ers musulmans finiront par émigrer et trouver refuge à « Yathrib » (future « Médine »), une oasis au nord de La Mecque, peuplée de tribus juives et arabes.

Ainsi prend fin la période mecquoise de la vie de Mohammad. La date de sa fuite est retenue pour le début du calendrier musulman : l’année 622 sera l’an 1 de l’ère de l’Hégire (l’exil, l’émigration), la première année des nouveaux temps islamiques.

A Médine une sourate lui révèle l’obligation de prier, non plus en direction de Jérusalem, mais vers La Mecque (prier en direction de la « qibla »). Par ailleurs les sourates médinoises prônent la guerre sainte, les razzias contre les caravanes de La Mecque. Il élimine ses adversaires politiques, ses contradicteurs et ses caricaturistes. Il épouse selon les traditions au moins 13 femmes, sans compter les esclaves et les prises de guerre, et continue de dévoiler, à l’appui de ses actions, des versets nouveaux de la révélation coranique.

Renforcé par les succès des razzias, Mohammad peut s’emparer de La Mecque en 630. La Kaaba est nettoyée des idoles païennes. La Mecque gagne définitivement son statut de ville sainte.

Les conquêtes continuent, de nouveaux territoires sont gagnés, des populations se convertissent à la nouvelle religion. L’Arabie s’unifie dans une même langue, une même religion et s’identifie peu à peu à l’ « oumma » (communauté des croyants musulmans). La conquête et les conversions continuent ainsi de s’étendre jusqu’au Proche Orient.

En 632 Mohammad meurt à Médine, et y sera enterré.

Pour résumer la mission de Mohammad telle que comprise par les musulmans d’aujourd’hui : Allah est le dieu unique (opposé au Dieu trinitaire), qui s’est révélé à toute une série de prophètes (Noé, Abraham Moïse, Jésus pour les principaux)… Mais les Juifs et les chrétiens, qui avaient reçu la Torah et l’« Evangile » (au singulier), se sont dévoyés et ont falsifié leurs écritures. D’où la nécessité d’envoyer un dernier prophète, instaurer enfin la vraie religion, et soumette la terre entière à sa volonté.

APRES MOHAMMAD

A sa suite, Abu Bakr, un de ses compagnons, devient calife, compris comme « successeur », à la fois chef religieux, politique, et militaire. Il s’agit alors d’un califat électif, doté d’un conseil califal consultatif, composé des compagnons de Mohammad, parmi lesquels nous retrouvons notamment les trois futurs califes (Omar, Otman et Ali), mais aussi des figures comme Zayd. Ce dernier fut le secrétaire personnel de Mohammad, auquel fut naturellement confiée une première compilation de la révélation coranique. Abu Bakr poursuit les conquêtes, combat certaines tribus musulmanes refusant de voir en lui le successeur du prophète (ce sont les guerres de « ridda » ou guerres d’apostasie) et meurt à Médine en 634.

Omar, 2ème calife, étend l’empire aux confins de la Tunisie, en passant par l’Egypte, tout le Moyen Orient, l’Irak, et jusqu’aux extrémités de l’Iran d’aujourd’hui. Il prend Damas, puis Jérusalem vers 637-638. Il y fait construire un sanctuaire, la « mosquée d’Omar », à l’emplacement supposé de l’ancien temple des Juifs (remplacé ultérieurement par le Dôme du Rocher construit par le futur calife, Abd Al-Malik, vers la fin du 7e siècle). Le travail de collecte des fragments coraniques éparpillés parmi les musulmans, initié sous Abu Bakr, est poursuivi sous Omar, toujours grâce à Zayd.

Omar est assassiné en 656 à Médine en 644, c’est Otman, son successeur, le troisième calife, qui fera finalement compiler entre 647 et 653 une version unique et officielle, la version canonique du Coran, classifiant et ordonnant les sourates de la plus longue à la plus courte. Otman détruit alors l’ensemble des recueils et fragments antérieurs, et diffuse la « version unique » du Coran, sous la forme de cinq exemplaires de référence, qu’il envoie à Médine, à Damas, Koufa, Bassora, et La Mecque (Nous ne disposons d’aucun manuscrit d’origine de ces Corans, mais c’est à ce supposé Coran, que l’édition de 1923 du Caire, version de référence pour les musulmans d’aujourd’hui, est supposée correspondre).

Otman est assassiné en 656. Lui succèdera Ali, cousin, gendre, disciple, et compagnon historique de Mohammad. Il fera face à une 1ère guerre civile (fitna) au sein de l’oumma, à travers sa guerre avec Muawiya.

Ali sera assassiné en 661.

L’assassinat d’Ali amplifiera encore la guerre civile avec la querelle de sa succession, et finira par séparer irrémédiablement les musulmans entre sunnites et chiites : pour schématiser, les sunnites se révèleront partisans d’une succession **politique** à Ali, via Muawiya, le gouverneur de Syrie. Les chiites veulent une légitimité par la succession **familiale** à Mahomet à travers sa fille Fatima, épouse d’Ali. Ils ont reconnu Hasan, fils d’Ali et petit-fils de Mohammad, comme leur chef. A la mort d’Hasan en 670, empoisonné par sa propre femme sur ordre de Muawiya, ils se porteront vers son frère Hussein (le troisième imam des chiites, après son frère Hasan et son père Ali, Husein tombera à la bataille de Karbala.

Les chiites s’opposent donc au sunnisme, sur la base de l’accès au pouvoir.

Les 4 premiers gouverneurs (Abu Bakr, Omar, Otman et Ali), tous compagnons de Mohammad, sont reconnus par l’islam sunnite comme les dirigeants modèles (califes « rachidun » = bien guidés).

LES OMMEYADES

Muawiya s’imposa donc comme calife, fondant ainsi la dynastie des Omeyades, qui règnera jusque 750, sur fond d’interminables guerres religieuses et politiques. Il transfère la capitale de Médine à Damas et choisit son fils Yazid pour lui succéder à sa mort, en 680. Pendant tout ce temps se poursuit également la guerre d’expansion de l’oumma contre les infidèles : Perses, Byzantins, Berbères et autres Nord-Africains, Asie Centrale, Wisigoths d’Espagne et francs.

LES ABBASIDES

Au terme d’une nouvelle guerre civile, les Omeyades sont vaincus à la bataille du grand Zab (750) par As-Saffah (littéralement le sanguinaire !). Il devient le 1er calife Abbaside et se choisit une nouvelle capitale, Bagdad, marquant ainsi la montée de l’influence perse dans l’empire. Fin des abbasides en 1258 par la main des mongols.

Après quoi s’imposeront les Mamelouks au 13e siècle, puis les Ottomans à partir du 14e siècle.

POURQUOI FAUT-IL REMETTRE EN QUESTION CETTE HISTOIRE

La tradition islamique est tardive, et ne repose sur aucun document de l’époque des faits.

Le peu de données contemporaines de la vie de Mohammad dont nous disposons (toutes extérieures à la tradition islamique !) ne confirment pas cette dernière.

L’état « islamique » (supposé exister à partir des années 620) n’a laissé ni monnaie, ni document officiel portant le titre « islam », ni gravures, ni même Coran… avant les années 690, au plus tôt. On connaît aujourd’hui des corans présentés comme l’authentique Coran d’Otman, notamment au Caire, à Istanbul, à Tachkent. Mais ils sont du début du VIII ème siècle, de l’aveu même des paléographes musulmans honnêtes.

La Mecque n’est mentionnée nulle part avant la fin du 7ème siècle.

Le mot Islam apparait pour la 1ère fois sur le dôme du rocher après 690.

Les 1ers lieus de rassemblement des croyants (masjids) supposés tournés vers la « qibla », supposée  correspondre à Jérusalem dans un 1er temps, puis la Mecque par la suite, sont en fait, tous tournés vers … Petra !... ce jusqu’à jusqu’en 725.

Toutes ces questions, et d’autres encore, poussent les chercheurs sérieux et courageux, à remettre en question la version officielle.

Les travaux des 30 dernières années éclairent particulièrement le rôle d’une secte de judéo-nazaréens, dans ce qui deviendra, 2 à 3 siècles plus tard, l’islam. Beaucoup de vérités restent à trouver. Ce document ne prétend pas décrire précisément ce qui s’est réellement passé. Mais, contrairement à la version officielle de la tradition islamique, il colle à l’histoire.

EMERGENCE DES JUDEO-NAZAREENS

Les travaux historiques ont apporté une connaissance plus fine de ce groupe. Groupe ethniquement juif, de langue araméenne. L’église du début était quasiment exclusivement judéo-nazaréenne. Mais très tôt, ceux qui reconnaissent l’autorité des 12 et l’enseignement de Paul se feront appelés chrétiens, dès les années 50. Parmi ceux qui refuseront cette autorité, un groupe s’accaparera l’appellation de «nazaréens ». Ils comprennent la messianité de Jésus différemment des apôtres. Pour eux, Jésus est le messie, venu, non pour libérer l’Homme du péché, mais pour rétablir le vrai culte du temple, et en chasser les autorités corrompues, préalable à sa royauté sur le monde. La condamnation de Jésus par les romains, sur dénonciation des autorités corrompues du temple, empêchera la réalisation du projet, mais qu’à cela ne tienne : Ils devront reconquérir Israël et Jérusalem, rebâtir le temple dans les conditions de pureté requises, et cela provoquera le retour de Jésus, enlevé au ciel, ni crucifié, ni ressuscité, et l’établissement de sa royauté sur la terre entière.

Après la destruction du temple en 70 les nazaréens resteront en Syrie, y consommant leur rupture radicale. Leur espérance du « Jour du Jugement » va se déployer, dans une perspective guerrière.

Leur programme est donc centré sur le « relèvement du temple » (reconstruction physique, et non le temple relevé en 3 jours, corps mystique de Jésus). Ils vont alors s’atteler à cette reconstruction. Dans cette vision idéologique, est jugé bon et juste, tout ce qui contribue au projet ; est jugé mauvais et faux, tout ce qui y fait obstacle.

Il s’agit donc de Juifs messianistes qui se voient comme les seuls et véritables Juifs, en opposition au mouvement pharisien qui donnera la réforme rabbinique autour de la synagogue.

Ainsi, les judéo-nazaréens nient fondamentalement la dimension divine de Jésus. La foi chrétienne est accusée d’associationnisme, c'est-à-dire que les chrétiens donnent à Dieu des associés (la trinité). Au contraire, ils affirment : « Je témoigne de ce que Dieu est un et il n’y a pas de dieu excepté lui ».

Les judéo-nazaréens se sont lancés dans l’aventure de la conquête de Jérusalem, malgré leur petit nombre. L’Histoire conserve la trace d’une première tentative probable, entre 269 et 272, par l’enrôlement de la reine Zénobie de Palmyre, en Syrie. Les chroniques de l’époque nous racontent comment Zénobie avait été endoctrinée par un certain Paul d’Antioche, évêque déchu et excommunié. Et voici Zénobie qui envahit tout le Moyen-Orient, dont la Judée, jusqu’en Egypte, pour finir battue par l’empereur Aurélien, en 272. Cette tentative très probable de contrôle de la « Terre » par les judéo-nazaréens leur aura montré, malgré son échec, qu’ils peuvent s’appuyer sur des supplétifs arabes locaux.

Les découvertes archéologiques et les études historiques permettent de localiser leurs foyers d’habitat, comme par exemple l’étude des toponymes de Syrie, qui ont conservé la mémoire des anciens habitants judéo-nazaréens. Des noms encore en usage aujourd’hui comme « Nasiriyé », « Ansariyé », « Wadi an Nasara » (« la vallée des Nazaréens »), ou encore les « Monts des Nosaïrïs » (Mont des Nazaréens), indiquent leur présence ancienne. Les fouilles archéologiques du village de Farj dans le Golan, révèlent dans son organisation la cohabitation entre des groupes judéo-nazaréens et des groupes arabes nomades.

Les judéo-nazaréens ont ainsi renoncé à leur isolement ethnique car ils ont un plan : persuader les tribus arabes nomades voisines de rentrer dans leur projet messianiste de reconquête de Jérusalem et de la « terre promise ».

Faisons maintenant un saut à la fin du 6e siècle. Des Arabes ce se sont associés aux judéo-nazaréens. Ce sont en fait des tribus chrétiennes essentiellement hérétiques (aryens, nestoriens …) christianisées aux 5e et 6e siècles. Elles servent comme mercenaires chez les Byzantins. Parmi ces groupes, l’un en particulier attire l’attention : à 30 km au Nord Est de Lattaquié, on trouvait encore vers 1920 les ruines d’un caravansérail (mentionné dans la carte de Syrie réalisée en 1927 par René Dussaud), sous le nom de Khân el-Qurashiyé. C’est un point d’ancrage de la tribu des Qoréchites. Avant de s’installer dans le Nord de la Syrie, ces Qoréchites sont signalés plus en Orient par le chroniqueur syrien Narsaï de Nisibe. Il se plaignait dans ses chroniques de 485, des terribles razzias lancées par cette tribu, de leurs pillages et destructions, dont notamment un raid «plus cruel que la famine». Leur christianisation semble les avoir apaisés, et intégrés dans le jeu du commerce de la route de la soie, ce qui explique l’implantation de leur caravansérail, toute proche du port de Lattaquié. Ils seront un terreau fertile pour le projet d’endoctrinement judéo-nazaréen.

Comment les judéo-nazaréens s’y sont pris ? Voici leur thème principal de prédication pour gagner les Arabes à leur cause : Nous, judéo-nazaréens, sommes Juifs, descendants d’Abraham par son fils Isaac. Vous, Arabes, êtes descendants d’Abraham par son fils Ismaël. Nous partageons donc le même illustre ancêtre, Abraham, qui se trouve être le fondateur de la vraie religion, la « religion d’Abraham ». Nous sommes cousins, et formons une même communauté, une même « oumma ». Nous devons obéir aux mêmes lois issues des textes sacrés reçus de Moïse, la Torah (version qui a peut-être évolué différemment de celle des Juifs rabbiniques). Nous devons obéir aux commandements de l’Evangile (au singulier) du Messie-Jésus (il s’agit, à ne pas confondre, d’un dérivé de l’évangile selon Matthieu). Nous devons donc porter le même projet de la conquête de Jérusalem et du relèvement du temple. Vous, Arabes, devez donc nous faire allégeance, à nous vos cousins, vos frères aînés dans la vraie religion. Et alors nous vous conduirons, et ensemble nous pourrons sauver le monde, en faisant revenir Jésus sur terre, qui y éradiquera le mal. Son retour fera de nous, fils d’Isaac, et de vous, fils d’Ismaël, ses élus dans son nouveau royaume, son bras armé.

Voici une formidable promesse messianiste : faire allégeance aux judéo-nazaréens, adhérer au projet, c’est devenir soi-même un pur, un élu, en vue d’une rétribution toute terrestre, toute accessible dans le nouveau royaume du messie (et au passage accumuler le butin).

A cette fin, les propagandistes judéo-nazaréens vont traduire leurs textes, et former des prédicateurs arabes. Pour cela, ils ont réalisé pour eux de petits lectionnaires de propagande, des florilèges des principaux textes de leur Torah, de leur évangile, de leurs lois, de leurs rites de pureté, de leur circoncision. En langue syro-araméenne, lectionnaire se dit « qor’ôno » (ce qui se transpose en arabe par « qur’ân », c'est-à-dire « coran »). Les 1ers arabes ainsi endoctrinés porteront le nom de « hanifs », et se réclameront de la « religion d’Abraham ».

En avril 614, Jérusalem tombe aux mains des assiégeants perses (aidés par des juifs rabbiniques, des judéo-nazaréens et de mercenaires arabes). La querelle entre les rabbiniques et les judéo-nazaréens s’envenime, des rixes éclatent. Romizanès, le général Perse, prend le parti des Juifs rabbiniques. Les judéo-nazaréens et leurs alliés arabes sont alors expulsés et chassés de Palestine, alors qu’ils avaient touché Jérusalem. Cet épisode a bel et bien montré la pertinence de s’appuyer sur la force militaire des Arabes. Leur objectif n’a jamais été si proche.

CONQUETE DE JERUSALEM ET FIN DE L’INFLUENCE JUDEO-NAZARENNE

Pour les judéo-nazaréens le titre Mohammad s’appliquait à la personne de Jésus. C’est un adjectif voulant dire «celui qui est digne de louanges », « le très loué » (le sens de ce surnom se trouve de nombreuses fois dans la bible comme par exemple dans le Psaume 118, 26 : *Béni soit celui qui vient au nom de Dieu*. Cette acclamation messianique a salué l’arrivée de Jésus à Jérusalem, et se traduit en arabe par « Mohammad rasul allah »). Mais au début du 7ème siècle, un chef militaire charismatique, qoréchite et « hanif », gagne le surnom de Mohammad (nous ignorons son idendité).

L’histoire musulmane a conservé du milieu dans lequel Mohammad baigna, des noms de judéo-nazaréens comme Bahira. Ce dernier est associé à la ville de Bosra, située sur le chemin de Yathrib, la ville oasis d’Arabie, au sud du désert de Syrie, siège d’une importante communauté judéo-nazaréenne. De cette ville de Bosra est également originaire un arabe, Zayd (les traditions musulmanes disent qu’il a reçu un enseignement « juif » à Yathrib), rompu à la lecture et l’écriture du syriaque et de l’hébreu. Khadija, la 1ère femme de Mohammad est judéo-nazaréenne, cousine du prêtre judéo-nazaréen, Waraqa, et de Mohammad lui -même. Waraqa semble avoir joué un rôle éminent auprès de Mohammad. Il pouvait proclamer au nom des judéo-nazaréens « Nous sommes les Seigneurs des arabes et leurs guides ». Mohammad joue ainsi à plein son rôle de courroie de transmission de l’endoctrinement auprès des Arabes, via Waraqa.

Nous disposons d’autres sources historiques peu connues, contemporaines des événements, et relatant la prédication de Mohammad : la Chronique arménienne, dite de « Sebêos », mentionnant la rencontre de Juifs rabbiniques arrivés à Yathrib en 625-627 avec Mohammad : « En ce temps-là, il y avait un Ismaélite appelé « Mahmet », un négociant. Il se présenta à eux comme sur ordre de Dieu, comme un prédicateur, comme le chemin de la vérité, et leur apprit à connaître le Dieu d’Abraham car il était très bien instruit et à l’aise avec l’histoire de Moïse… « Mahmet », s’adressant aux Arabes ajouta : Dans un serment, Dieu a promis la terre promise à Abraham et à sa postérité (…) Maintenant vous, vous êtes les fils d’Abraham et Dieu réalise en vous la promesse faite à Abraham et à sa postérité. Aimez seulement le Dieu d’Abraham (càd refusez la vision trinitaire et chrétienne de Dieu), allez-vous emparer de votre territoire que Dieu a donné à votre père Abraham. ». D’autres documents, la « Doctrina Jacobi « et les « écrits de Théophane », comptent à ce jour parmi les rares témoignages contemporains de Mohammad dont disposent les historiens à son sujet (les sources musulmanes datent au mieux de près de deux siècles après !). Leur contenu s’oppose radicalement au discours musulman.

Dans la longue guerre qui l’oppose aux Perses, l’empereur byzantin Héraclius, engage la contre-offensive à partir de 620. Après une série de victoires, ses armées reprennent le nord de la Syrie et le danger est grand qu’elles ne se vengent des aventuriers qoréchites et judéo-nazaréens qui avaient rejoint les perses dans l’expédition en Palestine. Les plus impliqués vont fuir, et émigrer chez des judéo-nazaréens amis, établis loin de la portée des armées byzantines. Ce sera à Yathrib, la cité-oasis du désert d’Arabie où s’était établie depuis fort longtemps une partie de la secte judéo-nazaréenne. Les membres de la communauté judéo-arabe, de l’oumma, s’appelleront dorénavant les émigrés (« muhajirun » en langue arabe).

Yathrib sera rebaptisée en Môdin (arabisée en Médine), du nom même de la ville d’où partit l’insurrection juive des Maccabées, au 2ème siècle avant Jésus Christ. C’est encore une fois l’image de l’exode du peuple juif dans le désert qui s’impose, le peuple quittant l’Egypte de Pharaon en quête de la terre promise. Cet exode biblique au désert représenta pour les Juifs le temps et le lieu de la purification, de la formation par Dieu lui-même de son peuple, préalable à la possession de la « terre promise ».

C’est ainsi que sera interprété (après coup) l’exil du groupe judéo-arabe, comme le commencement d’une ère nouvelle (nouveau calendrier qu’instituera le calife Omar en 639), l’an 1 de l’Hégire, c'est-à-dire de l’exode, de l’exil, de l’émigration.

De proche en proche, Mohammad, et les chefs religieux judéo-nazaréens unifient des tribus arabes dans leur projet et construisent une force militaire. La lecture de la Chronique de Théophane nous apprend comment Mohammad avait envoyé cavaliers et armées arabes en 629, à la conquête de la «terre promise». Observant l’affaiblissement mutuel des deux grands empires qui se disputaient le Moyen-Orient, il a sans doute repéré une fenêtre stratégique. Mais son projet de conquête de la Judée depuis l’Arabie par la Mer Morte (pour suivre de là le cours du Jourdain et imiter ainsi le récit biblique de l’exode), prit fin à « Mouta », par une défaite. Ce fait historique est passé sous silence dans la tradition islamique : qu’allait faire Mohammad en Palestine en 629, alors que selon le discours musulman, il était supposé tourner toutes ses attentions vers La Mecque ? Malgré tous ses efforts, Mohammad ne verra pas la conquête de la terre sainte. Il mourra à Médine. Les musulmans retiennent la date de 632 (date peu sûre).

Le commandement militaire de la troupe échoira à l’un des généraux, Abu Bakr. Les traditions musulmanes sont étonnamment peu disertes sur celui qu’elles considèrent comme le premier calife (aucune source ne le mentionne avant le 8e siècle !) Abu Bakr meurt à son tour à Médine, en 634 (date encore une fois peu sûre).

Un autre général Qoraïchite, Omar, lui succède au commandement de l’armée, toujours encadrée par les judéo-nazaréens qui forment en quelque sorte des commissaires politiques.

L’affaiblissement d’Héraclius, épuisé par ses campagnes de reconquête face aux Perses, permet aux Emigrés d’entrer en Syrie, bénéficiant certainement d’une préparation du terrain par des alliés sur place, qualifiés ultérieurement par la tradition islamique par le terme « Ansar » (secoureurs de Dieu). La Syrie est ainsi prise en 636. Forts de leurs positions, les Emigrés avancent en Palestine et s’approchent de Jérusalem (les arabes campaient déjà à proximité en 634, empêchant les chrétiens d’y effectuer leurs dévotions comme le soulignait son évêque, le patriarche Sophrone, dans son sermon de Noël). Pour éviter que ne se répète le terrible bain de sang de 614, Sophrone finit par ouvrir les portes (probablement en 637).

Il s’agit d’un événement considérable : les Emigrés viennent de prendre Jérusalem, ça y est, le projet va se réaliser, le temple va être reconstruit, le messie va revenir… « Lorsque les Arabes vinrent à Jérusalem, il y avait avec eux des hommes d’entre les fils d’Israël qui leur montrèrent l’emplacement du temple » indique un contemporain (Extrait d’une « Lettre de l’Académie de Jérusalem à la diaspora d’Egypte » traduite et citée par A-L de Prémare dans « Les Fondations de l’Islam »). Un autre témoin raconte ainsi la scène : « Aussitôt, en courant, ils arrivèrent au lieu qu’on appelle Capitole [l’esplanade du temple]. Ils prirent avec eux des hommes, certains de force, d’autres de leur plein gré, afin de nettoyer ce lieu et d’édifier cette maudite chose, destinée à leur prière, qu’ils appellent une midzgitha (un lieu de prosternation c’est à dire un « masjid ») (Extrait d’un texte issu de la Grande Laure monastique de Saint-Sabas, à l’est de Jérusalem, toujours cité par A-L de Prémare). Ils se mettent au travail sans même attendre l’arrivée d’Omar, le chef militaire, resté à Médine, qui n’entrera en Jérusalem qu’en 638. Le crédit de cette reconstruction du temple lui sera toutefois attribué : on lit en effet dans les «Secrets du Rabbi Ben Yohai » qu’un « deuxième roi qui se lève en Ismaël [c'est-à-dire Omar] réparera les brèches du Temple ». Le modèle original ancien sera respecté : on construira un grand cube de pierre, marbre et bois (Sophrone évoque le rôle d’un marbrier qu’il en a d’ailleurs excommunié). Il reprendra les dimensions et la forme du saint des saints de l’ancien temple des Juifs, bien que la tradition ait perdu ce souvenir en le désignant comme « mosquée d’Omar » (ce nom est d’ailleurs passé au bâtiment qui a lui succédé, de forme octogonale et non cubique, que fera construire le calife Abd Al-Malik après 690, c’est le Dôme du Rocher, que nous pouvons toujours y voir de nos jours).

Le temple est enfin relevé, la ferveur est à son comble, comme l’indique l’institution par Omar du nouveau calendrier hégirien, en 639. Les sacrifices et les rites vont pouvoir avoir lieu. Mais, comme Jésus ne revient pas… en 640, les chefs arabes ont compris : le messie ne reviendra pas. … C’est la crise au sein de l’oumma.

Mais il existe pourtant bel et bien un royaume, celui que les Arabes viennent de conquérir. En 640, Omar, non seulement s’appropriera la conquête militaire, mais récupèrera aussi le commandement religieux. Devant le non-retour du messie, il décide donc de se débarrasser des anciens alliés. Les chefs judéo-nazaréens sont éliminés, leurs familles sont chassées, et les judéo-nazaréens de Syrie voient tomber sur eux un mépris indéfectible. L’oumma composite judéo-arabe se transforme en une oumma purement arabe. Et de là, le statut de peuple élu échoit entièrement aux Arabes, et ce d’autant plus facilement qu’ils se retrouvent les nouveaux et seuls maîtres du Proche-Orient.

LES CALIFES

Les Arabes sont les conquérants d’un immense territoire. Mais sans l’autorité judéo-nazaréenne, qu’est-ce-qui justifie la détention du pouvoir dans la durée?

Dans cette perspective, l’effort principal d’Omar et son successeur Otman consistera à présenter la nation arabe comme la véritable descendance d’Abraham, par Ismaël, à l’exclusion de la branche juive issue d’Isaac. Conséquence logique de ce tournant : la nécessité de contrôler les textes laissés derrière eux par les judéo-nazaréens, ces textes qui accompagnaient jusque-là la prédication de la « religion d’Abraham ». Il s’agit d’abord d’effacer des mémoires, le souvenir de l’alliance première, mais aussi à transformer le projet messianiste initial en faveur des nouveaux seigneurs arabes. En particulier, ces manipulations doivent occulter le souvenir des judéo-nazaréens. Par exemple, le mot « nasara » (nazaréens) dont il est fait mention dans ces textes, sera désormais identifié avec les chrétiens (ces deniers ne sont plus appelés ainsi depuis le 1er siècle).

Concernant les lectionnaires des nazaréens, il faut les rassembler, et ainsi y sélectionner ce qui pourra accréditer la nouvelle identité des Arabes comme fils d’Abraham, choisis par Dieu pour son projet. Il faut en revanche faire disparaitre tout ce qui pourrait contrevenir à cette nouvelle logique, comme par exemple toute mention trop explicite de l’alliance judéo-arabe.

Cette opération constitue un réel outrage à ce que des décennies de propagande ont patiemment établi. Il y a donc naturellement des incompréhensions, des résistances, des oppositions, chez les Arabes eux-mêmes. C’est ainsi que l’on a refusé l’autorité d’Omar, et des accusations réciproques d’être un « munafiq », un traître à la foi... Ce sont là les racines et le commencement de l’incessante guerre civile, qui ne cesse d’ensanglanter l’oumma depuis son commencement (jusqu’à aujourd’hui).

Il n’est dès lors pas étonnant qu’Omar soit rapidement assassiné en 644.

Otman, chef militaire issu du noyau qoréchite s’impose comme nouveau maître. En plus de la manipulation des lectionnaires en faveur des Arabes au détriment des nazaréens, Il oriente la manipulation de telle sorte que la volonté d’Allah aille dans le sens d’une justification religieuse à la conquête du monde qui se poursuit. Les « élus » devront donc dominer le monde par des forces militaires humaines au nom de Dieu pour y établir la vraie « religion d’Abraham ». Les élus, ce sont bien entendu les Arabes, les descendants d’Abraham par Ismaël.

Voilà comment fonctionne la logique de justification a posteriori de la domination arabe. Une preuve en est le titre de « calife » que se donne alors Otman (les historiens ne sont pas sûrs qu’Omar, son prédécesseur l’ait porté). Le mot Calife se traduit en « successeur », mais il a aussi un autre sens : « lieutenant de Dieu sur terre », titre que les judéo-nazaréen attribuaient au messie, pour le rôle qu’il aurait dû tenir lors de son retour sur terre. Avec cette nouvelle torsion de la « religion d’Abraham », le calife y prend ainsi la place du messie, restée vacante ! On comprend mieux les ressorts du pouvoir absolu que veut ainsi exercer Otman : un pouvoir tant militaire et politique que religieux. Il va donc collecter, sélectionner et modifier les feuillets et les textes qui lui agréent, et détruire ceux qui ne lui agréent pas. Il s’appuie pour cela bien entendu sur des figures d’émigrés historiques (la tradition a conservé le souvenir du dévoué Zayd). C’est ainsi que la totalité des documents historiques de l’époque de Mohammad sont détruits.

Sous Otman, les campagnes d’expansion sont décentralisées, conduites et organisées par des chefs autonomes à la tête de leurs armées. Les provinces conquises sont données à des gouverneurs quasiment tous Qoréchites (et de ce fait supposés fidèles). Pour les soutenir, Otman a développé des villes-garnisons (« amsar »), qu’il fait construire ex nihilo, comme bases pour la conquête. Elles permettent d’y regrouper les troupes arabes, leurs servants et leurs familles, où ils seront ainsi préservés, ethniquement et idéologiquement, de la fréquentation des populations à conquérir et à contrôler (c’est ainsi que sont créées les villes de Koufa et de Bassora dans l’actuel Irak, celle de Fostat en Egypte, et … peut-être même, La Mecque … Pour entretenir ses troupes, Otman organise la codification de la répartition du butin et des esclaves selon la séniorité, et la levée d’un impôt obligatoire sur les populations conquises (jizya), qui doit soutenir l’entretien des troupes.

Il n’est alors pas question de convertir ces populations à une quelconque religion, d’autant plus que, ce qui sera appelé « islam » par la suite est loin d’être formalisé. Ces populations ont donc affaire à des Arabes, portant la foi dans la « religion d’Abraham ». Cette foi est réservée qu’aux uniques élus, qui laissent donc jouir d’une liberté religieuse les territoires occupés, tant qu’ils paient la jizya. Jean Bar Penkayé, moine syrien, écrivait ainsi à propos des Arabes de la fin du 7e siècle, qu’ils ne cherchaient qu’à lever des impôts et ne portaient aucun intérêt aux religions des populations. La religion des soldats, relève davantage de l’exaltation des victoires, de la justification messianiste du bien-fondé de la domination arabe et de l’appât du gain, que d’un endoctrinement structuré. Dans ces conditions, pourquoi résister à cette nouvelle puissance qui ne fait que remplacer la puissance byzantine, d’autant que l’on garantit à ces populations une certaine liberté, notamment religieuse. C’est un détail important pour les chrétiens schismatiques tels les monophysites d’Egypte et de Syrie, les aryens et les nestoriens. Bien sûr, les choses vont changer avec la cristallisation ultérieure de l’islam, mais pour l’instant, nombreux ceux qui préfèrent se rendre sans combattre, particulièrement là où la domination byzantine pouvait être très mal acceptée. Et le nouvel empire arabe d’accroître encore sa puissance militaire à mesure de son avancée. Il faut bien reconnaître que les Byzantins se seront totalement mépris sur le danger que constituaient pour eux la poussée arabe et leur projet politico-religieux de conquête.

La poursuite de l’expansion nourrit la constitution de pouvoirs locaux. Ce point particulier complique la tentative d’unification idéologique d’Otman. La transformation des textes originaux des judéo-nazaréens, ne permet pas constituer un corpus de textes ordonné. Au contraire, dès lors que l’on commence à réécrire l’histoire, l’incohérence se révèle, et pour l’éviter, une manipulation doit forcément en entraîner une autre. Lorsqu’on règne par la force, on peut certes procéder plusieurs fois de suite à des collectes forcées et, par la suite, à l’envoi de textes corrigés et approuvés en remplacement. Mais l’on imagine volontiers à quel point cela peut générer des frictions. Elles virent même franchement à la guerre civile entre Emigrés. On retient ainsi la date de l’assassinat d’Otman à Médine en 656 comme le début de la première fitna.

Ali, un des émigrés Qoréchites, prend alors le pouvoir. Même s’il a approuvé l’élimination des judéo-nazaréens, la tradition lui a attribué a posteriori une certaine fidélité à la « religion d’Abraham», justifiée probablement par les liens familiaux envers Mohammad (il était à la fois son cousin et son gendre). A cela s’ajoute le prestige de sa participation active à l’Hégire et à la conquête. Ses partisans lui attribueront dans l’avenir une opposition de fond aux manipulations d’Otman et Omar. La guerre civile (la première fitna dans la tradition musulmane) occupera donc l’essentiel du règne d’Ali. Elle voit l’opposition féroce entre lui-même et Muawiya, cousin d’Otman, et gouverneur de Damas. Depuis son gouvernorat de Syrie, Muawiya étendit son contrôle à l’ensemble du Levant (Syrie, Palestine, Jordanie actuelle) et à l’Egypte, et fit reculer Ali, qui s’établira à Koufa, dans le sud de l’Irak. La fitna aura finalement raison d’Ali, puisque celui-ci sera assassiné à Koufa en 661.

In fine, en l’emportant sur le parti d’Ali, Muawiya aura réussi à se faire établir calife en 661. Les enfants d’Ali, Hasan, puis Hussein, revendiqueront de leur côté le pouvoir. C’et la naissance du chiisme.

LES OMMEYADES

Muawiya donc, 1er calife omeyade et fondateur de cette dynastie, transfère la capitale du califat de Médine à Damas. Dans la lignée d’Otman, il poursuit la justification de son pouvoir par l’établissement d’un fondement religieux, au service de sa propre autorité. La destruction des textes « hétérodoxes », le remaniement et la sélection des textes « approuvés » se poursuivent, dans les sens de l’établissement des Arabes et de leur calife comme seigneurs et maîtres au nom de la « religion d’Abraham».

Muawiya y fait construire un sanctuaire d’Abraham, et y installe une pierre noire, déjà vénérée auparavant. Ceci se passe au cours des années 670.

Muawiya pense avoir ainsi réalisé un coup de maître dans ce long travail d’effacement puis de recréation des mémoires. La création de ce sanctuaire, comme tout mensonge, présente des failles structurelles dans lesquelles peut s’engouffrer la recherche de la vérité, même quatorze siècles plus tard : tout d’abord, le choix d’un lieu désertique, aride, sans végétation pour les troupeaux, sans terres cultivables, sans gibier, empêche de considérer raisonnablement qu’une ville ait pu y être fondée et y subsister depuis des temps immémoriaux. Par ailleurs, le site est en fait une cuvette étranglée, entourée de collines et montagnes. Aussi, lorsque surviennent des pluies importantes (même si celles-ci sont rares), le site se trouve alors ravagé par des torrents d’eau et de boue. Il semble donc inimaginable qu’un tel sanctuaire ait pu ainsi traverser les siècles depuis Abraham dans ces conditions… et à fortiori qu’une cité commerçante prospère s’y être développée. D’ailleurs, on ne trouve pas avant la fin du 7e siècle aucune mention de cette ville. Elle n’est signalée par aucun chroniqueur, aucun géographe, aucun témoignage. Et de plus, elle se situe à l’écart de tous les itinéraires caravaniers d’alors, abondamment documentés. Tout le contraire par exemple de Yathrib, signalée par les historiens, et où l’on a trouvé des vestiges archéologiques absents de la Mecque (les Saoudiens bouleversent aujourd’hui le sous-sol dans des travaux titanesques, et ne trouvent que du sable). Les graffitis dits « islamiques » du 7e siècle retrouvés en Arabie Saoudite ne mentionnent nullement cette ville ni son sanctuaire. Et d’ailleurs, les critiques contemporains des débuts de l’islam ne se sont pas privés de souligner ces absurdités : Jean de Damas pointait justement qu’il était impossible de trouver dans les environs de La Mecque le moindre bois nécessaire au sacrifice d’Abraham. Le Coran lui-même décrit les habitants de la supposée Mecque auxquels s’adressent les prêches de Mohammad, comme des agriculteurs et des pêcheurs (Ils cultivent le blé, les dattes, l’olivier, la vigne, les grenades. Ils mènent aux pâturages leurs troupeaux de chèvres, de moutons, de vaches et de chameaux. Ils naviguent en mer sur leurs bateaux à voile, et mangent des poissons et coquillages fraîchement pêchés)!

A la mort de Muawiya en 680, le califat est miné par la fitna. Elle va exploser dans une nouvelle guerre civile dès l’intronisation de son fils, Yazid. Ce sera la seconde fitna des traditions musulmanes.

L’autorité de Yazid est remise en cause par de nombreuses factions, se réclamant d’une multitude de courants : des Qoréchites partisans de leurs propres clans, des familles et partisans d’Ali, puis de son fils Hussein, des chefs de guerre faisant sécession… En particulier, la figure de Mohammad, l’ancien chef de guerre qui avait galvanisé les héros de l’Hégire, va ressurgir, et lui être opposée.

Vers les années 680 apparaissent ainsi pour la première fois des mentions de Mohammad, par la volonté d’Ibn al Zubayr, qui refuse l’autorité de Yazid, et établit son propre califat en Irak. Près de 50 ans après sa mort donc, certains se souviennent encore de son rôle dans la prédication de la « religion d’Abraham ». Sa mémoire est enjolivée, au point d’en faire un envoyé de Dieu, un Mohammad, un «rasul». Il est bien utile d’avoir avec soi l’autorité d’un envoyé de Dieu lorsqu’on conteste celui qui prétend régner au nom de Dieu.

Ibn Al Zubayr est donc le premier à se réclamer de Mohammad, et oppose ainsi l’autorité de Yazid au moyen de celle de l’envoyé de Dieu, autorité qu’il semble ainsi s’approprier, se présentant lui-même comme un nouveau « béni » ou « très loué », « envoyé de Dieu ». Pour cela il associé la formule «Mohammad rasul Allah » à son effigie sur les pièces qu’il fait frapper). Ces pièces, frappées vers 685 ou 686, sont le premier témoignage historique issu du milieu Arabe, à mentionner Mohammad !

On rapporte la mort de Yazid en 683. Son fils, Muawiya II, aurait abdiqué très rapidement, au bout de quatre mois, puis serait mort très peu de temps après d’une cause naturelle. Marwan, son cousin germain, lui succède. Il meurt également très peu de temps après son couronnement, dans des circonstances peu claires. Lui succède, en 685, son fils, Abd Al-Malik. Celui-ci laissera une forte empreinte dans l’histoire musulmane, comme le personnage clé dans la construction du futur « islam ».

Abd Al-Malik se revendique comme le seul et unique calife. Grâce à Al Hajjaj (général et ministre), il reprend le contrôle des territoires pris par Ibn al Zubayr, puis lui règle son compte (détruisant la Kaaba au passage). Le rebelle finira décapité et crucifié en 692, et ses partisans seront massacrés sans pitié.

C’est (très) progressivement à partir d’Abd Al Malik, que l’effort du pouvoir califal se fera, vers l’affirmation d’une nouvelle religion universelle. Si, au départ, l’effort d’Omar était en faveur de l’effacement de la part judéo-nazaréenne dans la conquête, l’effort de ses successeurs était de renforcer l’autorité du Calife vis-à-vis des chefs arabes concurrents. Désormais, et du fait de la conquête d’un immense empire, l’effort se fera vers le renforcement de l’autorité de la « nouvelle religion », religion qui sera l’instrument de la soumission des populations conquises et à conquérir. L’ «appartenance à l’ « oumma » sera de plus en plus l’apanage de la conversion à la nouvelle religion, au détriment de l’appartenance clanique.

Comment justifier que les Arabes soient les « vrais » fils d’Abraham, chargés par Dieu de dominer le monde? Comment justifier l’antériorité de la révélation des Arabes sur la révélation des Juifs, et même sur toutes les religions ? Il faudrait pour cela qu’il existe quelque part, de préférence en terre arabe vierge de toute influence extérieure, un sanctuaire d’Abraham préexistant au temple de Jérusalem. Ce sera la Mecque (Ibn Al Zubayr y aurait transféré l’authentique Kaaba construite par Abraham (Kaaba en provenance de Petra ?). Abraham lui-même sera ainsi le fondateur de la Mecque. La Kaaba est supposée détruite par la guerre contre Al Zubayr, ce qui justifiera sa reconstruction : faut-il y voir une construction plutôt qu’une reconstruction ?

Ainsi, la figure de Mohammad exhumée par Ibn al Zubayr, sera récupérée par Abd Al-Malik à son profit, en la développant dans le sens du fondement d’une nouvelle religion. A partir de 690, on voit ainsi se multiplier les affirmations du prophétisme de Mohammad, sur le Dôme du Rocher qu’il construit (monument de prestige qui domine tous les monuments religieux de Jérusalem avec des inscriptions murales telles : « ô gens du livre, ne soyez pas excessifs dans votre religion et dites seulement la vérité sur Dieu. Le Messie, Jésus, fils de Marie, fut seulement un messager de Dieu, il fut la parole de Dieu confiée à Marie. Croyez ainsi en Dieu et en ses messagers et ne parlez pas de trinité ; abstenez- vous de parler de cela, cela vaut mieux pour vous », et sur les pièces de monnaies frappées à partir de 690, porteuses des mentions « Muhammad rasul Allah » (« Mohammad est l’envoyé de Dieu).

Par ailleurs il faudrait un Livre Saint, indépendant de celui des chrétiens et des juifs. C’est sous la férule d’Abd Al-Malik que la paternité du Coran sera attribuée à Mohammad, et son texte presque fixé. En effet, les feuillets initiaux qui ont donné le Coran ne comportaient pas de signes diacritiques ou de voyelles. Ils étaient écrits uniquement avec des consonnes. Or, ces consonnes ne peuvent être différenciées sans l’ajout de ces signes. Ainsi, par exemple, l’on peut former 28 mots différents, avec 3 consonnes. Des modifications de son sens seront donc introduites par l’adaptation de son diacritisme et de ses voyelles.

En se posant comme successeur de Mohammad, Abdel Malik s’attribue également son autorité religieuse, un statut de « commandeur des croyants » (en même temps qu’il démonte l’argument principal des critiques qui lui opposaient l’autorité de Mohammad).

Par ailleurs, des réformes centralisatrices sont menées, inspirées du fonctionnement de l’empire byzantin. Notons en particulier l’institution d’une nouvelle monnaie, le dirham, frappé à l’effigie du calife, et l’imposition de l’arabe comme langue officielle.

Prophétisme, fixation du Coran et parachèvement des religions abrahamiques ... Nous assistons sous Abd Al Malik à la liaison de l’ensemble des éléments fondateurs du futur islam. La nouvelle religion se voudra au-dessus du Judaïsme et du christianisme, les parachevant. La manipulation insistera désormais sur cet aspect.

DE L’INVENTION DE L’ISLAM À SA CRISTALLISATION

Malgré les efforts d’Abd Al-Malik, les affrontements continueront. La contestation du pouvoir omeyade est toujours restée vive, consubstantielle à l’imbroglio du politique, du religieux et de ses manipulations, ainsi que nous l’avons expliqué.

La première mention du mot Islam (soumission) e fera sur les murs du Dôme du Rocher. Il désignera la nouvelle religion. Ceci est très significatif de la nature de l’autorité du calife et du sens profond de l’islam : la soumission à la religion y conditionne la soumission au calife, et vice et versa.

Malgré tout, les oppositions à cette autorité califale continuent de plus belle. On les voit particulièrement vigoureuses parmi les anciens partisans d’Ali, et également parmi les branches ennemies des Omeyades au sein des Qoréchites. C’est au sein de celles-ci qu’émerge la branche abbasside

La transformation de l’Islam sous les Abbasides des fera essentiellement par les « Hadith », la « Sîra » et les « Tafsir » :

Le mot Abbaside fait référence à « Abbas », un oncle de Mohammad. Son chef, « As-Saffah », l’emporte en 750, crée une nouvelle capitale (Bagdad), et y établit sa dynastie, qui durera jusqu’au 13e siècle. Malgré quelques califes abbasides (tels Haroun al-Rachid et Al-Mamoun) qui tolèrent une certaine réflexion critique sur ce que l’on peut (enfin) appeler islam (telle la mouvance « moutazilite », école de pensée rationaliste considérant le Coran comme un livre « créé »), le mouvement acharite, de tendance opposée, obtient (sans surprise) le soutien du pouvoir califal (notamment à partir du calife « Muttawakkil »), persécuta les moutazilites et restera dorénavant le courant de pensée structurant de l’islam.

Certains chroniqueurs, comme Jacques d’Edesse, et surtout les méthodes modernes de l’archéologie (Google Earth), montrent que la quasi-totalité les bâtiments de culte utilisés par les arabes tout au long du 7ème siècle, était tournée vers Pétra (aucune vers la Mecque)! Désormais, sous les Abbasides, à partir du milieu du VIIIème siècle, toutes les mosquées seront désormais tournées vers La Mecque !

Avec la diffusion du Coran et sa fixation, il devient de plus en plus difficile de s’y livrer à des corrections ou à des ajouts. Désormais, pour tenter de justifier le discours religieux, les ajouts directs au texte coranique seront de plus en plus rares : il faudra construire autour. Ce seront les Hadiths et la Sîra.

Tout au long des siècles qui suivront, on voit proliférer une véritable industrie du Hadith, au service de la construction de cette tradition extérieure au texte, de ce discours parallèle au Coran. Le rôle éminent attribué à Mohammad, va doper les mémoires, jusqu’à recréer le personnage et les événements du proto-islam.

Les nécessités de justifier a posteriori un texte coranique devenu bien difficile à comprendre au fil de ses manipulations d’une part, et la volonté du pouvoir politique de se justifier par le religieux d’autre part, vont provoquer la démultiplication jusqu’au grotesque du nombre des Hadiths. On atteindra ainsi un nombre délirant, à plus d’un million et demi, soit 137 hadiths pour chacune des journées vécues par Mohammad ... Dans un souci de légitimation de son discours, l’islam les classifie selon leur degré de fiabilité, en fonction de la solidité supposée de leurs chaînes de transmission orale (« isnad »). Ces dernières étant purement déclaratives, elles se révèlent, elles aussi, sujettes à caution. Les auteurs de hadiths considérés comme les plus sérieux, Boukhari et Muslim, en ont écrit environ 17 000 à eux deux (soit environ 7000 hadiths différents si l’on élimine les doublons, ce qui revient à un hadith par journée de Mohammad, auxquels il faudrait ajouter les recueils d’Al Nasai, d’Abu Dawood, d’Al Tirmidhi ou d’Ibn Majah, considérés eux aussi comme des sources très fiables (mais un peu moins que les deux premiers).

Tous ces auteurs ont écrit entre la fin du 9e siècle et le tout début du 10e, mais bien d’autres compilations sont apparues avant et surtout après cette période.

La production de ce discours, encadrée (et rémunérée) par l’autorité politico-religieuse des califes, mènera à l’écriture de la Sîra, la biographie officielle de Mohammad, incluant une généalogie et tous les événements de sa vie. La Sîra fut produite par un scribe aux ordres du politique, en la personne d’Ibn Hicham, au 9e siècle. Il se serait appuyé sur le travail plus ancien d’Ibn Ishaq (travail qui ne nous est parvenu qu’à travers Ibn Hicham…).

Comme pour les hadiths, ces chroniques peuvent receler également un fonds de vérité. Ibn Hicham écrit ainsi à propos de Waraqa « [qu’] il était nazaréen (...) Il était devenu nazaréen et avait suivi les livres et appris des sciences des hommes (...) Il était excellent connaisseur du nazaréisme. Il a fréquenté les livres des Nazaréens, jusqu’à les connaître comme les gens du Livre [les Juifs].

Il faut également évoquer l’œuvre de Tabari (mort en 923), « historien de la cour », chroniqueur stipendié des califes. Grand connaisseur des hadiths, il a proposé, avec L’« Histoire des Prophètes et des Rois », une version idéalisée des événements des débuts de l’islam, conforme au discours voulu par le pouvoir pour mieux le justifier. Il reste aujourd’hui encore une des sources principales de l’histoire musulmane officielle. Plus spécifiquement, il rédigea un des premiers « tafsir », c'est-à-dire une explication du Coran à la lumière du discours qu’il a lui-même participé à inventer. Ce tafsir fait toujours référence aujourd’hui.

Trois décisions majeures sont prises au tournant du 11e siècle, toujours en vigueur aujourd’hui :

1/L’affirmation du dogme du Coran incréé : ce serait le Coran céleste que Mohammad  aurait contemplé lors du voyage nocturne.

2/ La doctrine de l’abrogeant et de l’abrogé (« nasikh » et « mansukh ») : pour traiter les incohérences du Coran, plus une sourate a été révélée tardivement, plus impératif est son commandement. Si deux sourates se révèlent contradictoires, il faut considérer la sourate la plus tardive comme supérieure. Ainsi ne sont retenues comme base de la légifération, que les sourates dites médinoises (la plupart étant des injonctions de guerre) au détriment des dites mecquoises (contenant des injonctions de tolérance. Cette doctrine de l’abrogeant et de l’abrogé est esquissée dans le Coran (s2, 106 et s16, 101). On comprend dès lors un peu mieux pourquoi un tel zèle a été employé à réorganiser l’ordre des sourates (les sourates qui doivent prévaloir sont presque systématiquement celles qui prônent l’arbitraire, la violence et la soumission dans le plus grand intérêt des califes...). Il faudra d’ailleurs attendre la cristallisation de la forme actuelle de l’Islam, au 10-11e siècle pour voir les effets sur le terrain vis-à-vis des autres religions.

3/La « fermeture des portes de l’ « ijtihad », c'est-à-dire l’arrêt de l’effort de réflexion sur la religion et du travail d’interprétation, celui-ci ayant alors été jugé comme suffisamment fourni et par ailleurs dangereux pour la cohésion de l’empire à cause des différences de son développement au sein des quatre écoles jurisprudentielles de l’islam ; elle instaure l’interdiction de toute critique de la religion, toujours en vigueur dans les pays musulmans.

EN RESUME

Depuis l’escamotage des judéo-nazaréens en 640, les manipulations n’ont fait que se succéder, chaque calife, tentant à la fois de contrôler l’ « oumma » par la force, et de justifier son pouvoir par cette logique à rebours de reconstruction de la religion et de l’histoire. Le phénomène n’a cessé de se répéter, ajoutant couche de manipulation sur couche de manipulation à la « religion d’Abraham » prêchée par les judéo-nazaréens, laquelle religion était elle-même fondée sur le projet d’éradiquer le « mal » de la terre, finalité que les Arabes, débarrassés des judéo-nazaréens, ont reprise à leur compte, en en changeant les modalités. C’est ainsi que petit à petit, de destruction en réécriture, le phénomène produit le visage d’une religion nouvelle. Il amène tout aussi bien son lot de discorde, de guerre civile et de violence.

En associant Coran, Sîra et Hadiths, les musulmans, à partir du 10ème siècle, découvrent le message d’Allah, en la personne de Mohammad. Par sa propre parole (lorsqu’il dicte le Coran révélé par Gabriel), mais aussi par son comportement (Sîra et Hadiths), normatifs en tout ce qu’il aurait fait ou n’aurait pas fait. A partir de ces 3 sources (Coran, Sîra et Hadiths) est instituée la loi divine, la « charia », rédigée dans sa forme quasi définitive autour du 10e siècle. Elle interprète, explicite et codifie ce message aux musulmans pour vivre dans la voie voulue par Allah.

On le voit, il semble difficile d’attribuer un crédit sérieux aux Hadiths et à la sîra, écrits pour la plupart en milieu persan, sous les Abbassides, éloignés de plus de deux cent ans des événements qu’ils décrivent, ignorants des influences judéo-nazaréennes premières et notamment du contexte culturel syro-araméen originel, ils sont censés expliciter un Coran peu compréhensible, mais dépendent eux-mêmes de ce Coran. C’est l’exemple même du serpent qui se mord la queue.